PSYCH

REVUE MENSUELLE

D'ART ET DE LITTÉRATU

Rédacteur en chef : **ÉMILE MICHELET**

Secrétaire de la rédaction : **Augustin CHABOS**

SOMMAIRE

Première année

N° 2.

1er DÉCEMBRE 1891

Un numéro : 25 centimes

ABONNEMENTS :

Un an . . . 3 fr.; Étranger. . 3 fr. 5

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

POUR MIKHAËL ET LAFORGUE

La jeune génération a fait plusieurs pertes cruelles. De nobles intelligences sont tombées sur la route. Dans nos mémoires, plusieurs noms demeurent, auréolés de gloire et de deuil. Au seuil d'une année commençante, n'est-il pas l'heure de songer à ceux qui sont déjà dans le passé, alors qu'un bel avenir les appelait ?

Déjà de jeunes devanciers avaient disparu qui n'eurent pas le temps de faire œuvre à leur taille. C'est Adrien Juvigny, qui laissa quelques admirables vers ; c'est Henri-Charles Read, tout brillant de promesses ; c'est Désyr Ravon, en qui vivait le souvenir de l'Hellade.

Derrière eux, d'autres encore sont tombés sans avoir pu donner la forme aux beaux rêves qui vivaient en eux : Éphraïm Mikhaël, ce pur et profond artiste dont de limpides et somptueux poèmes attestent à jamais le précoce talent ; Jules Laforgue, sensitif, douloureux et ironique comme un Heine français ; Jules Tellier, intelligence inquiète et souffrante ; Jean Lombard, ce viril ouvrier succombant à l'effort d'embrasser de grands rêves généreux. D'autres encore ne sont plus qui promettaient de dire d'inoubliables paroles.

Ceux qui leur survivent — plus heureux ou moins heureux, qui le sait ? — ne doivent-ils pas affirmer leur hommage d'amitié, d'admiration et de regret ? Ne doivent-ils pas, oubliant les oiseuses querelles d'écoles, se grouper, front découvert, autour des tombes dévoratrices de ces nobles

jeunes hommes ? N'est-il pas juste que sur ces tombes, au long de la colonne brisée qui symbolise la mort des jeunes hommes, un monument modeste, une figure de pierre atteste au passant que celui qui dort là son éternel sommeil fut un être d'élite, un poète inspiré ?

Éphraïm Mikhaël et Jules Laforgue furent inhumés dans des cimetières parisiens. Pour eux, nul appel n'a été fait au public. Afin d'orner leurs tombes d'une figure de marbre, l'heure nous paraît venue de faire appel à tous ceux qui aimèrent leurs poèmes.

Un comité s'est constitué pour élever un monument à Éphraïm Mikhaël. Ce comité est composé exclusivement de jeunes écrivains qui furent ses amis.

Il appartient aux jeunes écrivains qui furent les amis de Laforgue de constituer un comité chargé d'élever un monument au très personnel auteur des *Moralités légendaires*. Si les deux comités peuvent s'entendre et réunir leurs efforts, le but poursuivi serait plus facilement atteint.

PSYCHÉ.



LA FIGURINE

A M. Paul Hervieu.

JE la vis rouler sous les doigts crochus, maigres, d'une vieille main qui fouillait parmi de vieux clous dans une vieille boîte à outils. Cela représentait une tête de vieillard morose ; yeux effarés un peu, nez arabe, traits longs, lignes tombantes. On l'avait réussi à tailler dans du silex, et à peine dégrossie. Du moins il me parut ainsi d'abord.

L'homme à la boîte à clous, qui s'éclairait pour la

recherche d'un crochet, à la baie d'une étroite fenêtre chiche du jour pluvieux, s'impatienta en sentant rouler sous son toucher cette boule de pierre, qui se présentait toujours à la place de ce qu'il cherchait. Il la saisit, et il allait la jeter par la fenêtre.

J'intercédai, j'arrêtai le mouvement de l'homme. Sans savoir pourquoi, je suivais de l'œil la petite tête depuis un instant, et, quand elle fut au moment d'être projetée, il me sembla entrevoir, sous l'ombre de la vieille main qui lançait, la figure se contracter d'un rictus.

— Qu'est ce que c'est ? fis-je.

— Sais pas.

Je pris la figurine, je l'examinai de plus près. Elle était mieux sculptée que je l'avais cru d'abord. Les traits plus nets, plus accusés, l'expression souffrante et plus qu'effarée, effrayée. La section du cou formait un plan parfait, absolument poli. On l'eût dite usée au grès, cette pierre.

Je m'en allai, l'emportant. Elle me gêna. Elle sollicitait ma pensée, vaguement. Je la gardai dans mes mains, la faisant passer de l'une à l'autre. Je ne voulus pas la mettre tout simplement dans ma poche, parce qu'il me fut désagréable de penser que cette figure se trouverait frottée contre mes clefs, l'angle de mon canif, la ferrure de mon porte-monnaie ou de ma bourse à tabac. Pourtant, ennuyé d'en avoir la main empêchée, je lui fis une place solitaire dans la poche de mon veston. Et j'allai à mes affaires.

Mais je gardais l'esprit occupé de cette tête. Je la dus extraire de ma poche et envisager encore. Oh certes elle est mieux ciselée que je n'avais cru d'abord ! Mais, il me semble que les traits sont moins tendus, plus calmes, l'expression moins triste... Supposition agaçante !... Je vais m'en débarrasser, décidément, la laisser tomber tout bonnement dans la rue... Je *n'ose pas*. Je regarde de nouveau. Non, elle n'est

pas si calme qu'elle m'a paru il y a un instant. Et comme les yeux sont grands, à présent... Il y a, ma foi, de la terreur, oui, de *l'attente terrifiée* dans ce visage. Comment ne ne l'ai-je pas vue ainsi, auparavant ?

Je remets la figure dans ma poche, et vais, rêvant *à ce qu'a pu être autrefois ce vieillard.* Dans mon cerveau, des milieux, des paysages passent. C'est d'abord, au-dessous de la terre, des amas, des blocs, des couches de silex. Des cavernes confuses et sombres, et des membres d'hommes accroupis, agenouillés devant quelque travail de leurs mains que je ne vois pas. Puis tout à coup, un vieux arabe, de haute taille, barbu, grisonnant, vêtu d'un burnous éclatant; des palmiers, un ciel d'Afrique, du sable. La notion confuse d'une histoire, d'une histoire complète, se distend, se tord dans mon intellect, flotte, flotte, se précise à des moments... Des mots paraissent, des phrases se forment et se répètent. *Il me semble* que le vieil arabe a eu la tête tranchée. Il me raconte l'impression qu'il en a ressentie; Cette phrase : « Mon corps est long, long, long, long !... Jamais mon burnous ne pourra le recouvrir de la tête aux jambes ! »

Cependant j'ai marché dans les rues, vite. La vue d'une boutique de bric-à-brac de boulevard extérieur m'éveille, m'attire. Parmi des ferrailles gît un sac d'étoffe algérienne, saharienne, sac cousu de ficelles qui trouent le tissu éraillé, sordide, et mordent dans les raies de couleurs restées vives. Le besoin impérieux de réunir les deux objets, ce sachet rapetassé et ma figurine, m'arrête. J'achète. Je tire fiévreusement de ma poche la tête du vieil arabe, et... elle me paraît sourire ! Les traits sont très réguliers, maintenant ; ils remontent, en hilarité. Certainement l'œil droit, tout à l'heure, était plus bas que le gauche... le voici regrimpé à sa place...

Je fourre précipitamment le silex dans le sac, et j'en tords fiévreusement le col. *Il* est enfermé, au moins.

Et je marche, je vais sans rien voir, sinon dans ma tête à moi. L'histoire reprend, continue. J'aperçois, distinct dans ma pensée, un nègre, un affreux nègre qui lève un large cimeterre sur mon arabe lié à un arbre abattu, la face tournée vers le ciel, et... ses yeux effarés de la première fois, de mon premier regard...

A ce moment, nouveau réveil. Un ruisseau grossi par la pluie interrompt ma course. Je lève les yeux, reprends conscience du lieu où je me trouve, et aperçois, par une fenêtre ouverte, l'intérieur d'une manufacture. Une grasse négresse est accoudée à la fenêtre, sa ronde face luisante épanouie d'un sourire lascif. Des ouvriers s'agitent dans l'atelier, et voici que se détache d'eux et s'approche de la fenêtre un nègre... mon nègre! La figure entrevue à l'instant au dedans de moi... Oh! que c'est bien lui! Voici qu'il s'approche, faisant de gros yeux blancs, me tire une langue rouge, longue d'un pied, et campe une énorme claque sur les fesses de la négresse. La négresse ne se *fâche ni ne se retourne; sa viande noire a seulement trem*blotté au coup sous le fichu. Elle accentue la lubricité de son rire, en me regardant. Alors elle a levé un de ses coudes, et dardé un doigt noir, pointu, long, vers ma sacoche!... Elle a visé la tête du vieux Arabe, je l'ai vu!... Et, ramenant le doigt à son cou, elle a figuré avec la main le mouvement d'une lame qui tranche un cou, et elle a fait un petit bruit d'air, imitatif, avèc sa bouche : « Trrreee »...

Invinciblement contraint, j'ai tiré et regardé encore la tête : Oh! cette fois, c'est de l'horreur! Il attend le coup, la bouche est crispée de côté, les yeux élargis voient l'éclair de l'acier!...

Je me suis enfui, avec la figurine.

Depuis, elle m'obsède, me possède. Je la sentirai atta-

chée à moi toute ma vie. Peut-être plus longtemps. Je n'oserai jamais l'exclure. J'ai songé que si ma maison brûlait, peut-être j'en serais debarrassé. Que voilà bien une idée de fou ! *Elle* ne saurait brûler, ni fondre. Je la retrouverais dans les décombres. *Elle me reviendrait.* Et même un cataclysme serait inutile. C'est fini, je ne lui échapperai pas. Ce ne sera jamais fini. Une forme, une forme de visage surtout, ne se détruit pas. Il n'est nullement innocent d'admettre un nouveau visage dans sa vie... D'autres se sont aussi emparés de moi d'une manière analogue, que je ne saurais répudier... Pourtant, si, le jour de la boîte à clous, je n'avais pas... ? Non, je n'aurais pu m'empêcher... On n'est pas libre.

ADRIEN REMACLE.

LEVER DE LUNE

Le soir tombe au parterre des cieux,
Entre le lys et la renoncule,
Et les violons du crépuscule
Soupirent un air délicieux.

Ah ! les violons du soir qui tombe,
Qu'ont-ils à pleurer si tendrement ?
C'est comme l'aveu d'un cœur aimant
Ou l'adieu léger de la colombe.

Célèbrent-ils l'amoureux souci
D'un papillon bleu fou d'une rose ?
On n'en sait rien. Mais c'est quelque chose
Qui fait, ô mon Dieu, qu'on pleure aussi.

Et voici venir la nuit très douce,
La mystérieuse et sombre nuit.
Ses pieds délicats glissent sans bruit
Sur les blancs tapis de fine mousse.

Les violons pleurent au jardin
Comme au convoi d'une jeune morte;
Le palais féerique ouvre sa porte,
La jeune Lune apparaît soudain.

Sous son vêtement de blanche hermine
La Lune apparaît en sa beauté;
Au doux appel du cor enchanté
Tout le ciel fleurit et s'illumine.

Lys et liserons et lilas blancs
Frissonnent d'amour dans la lumière:
Les roses jouent à qui la première
Saluera la reine aux yeux dolents.

Elle cependant, que rien ne touche,
Descend lentement l'escalier d'or.
Elle écoute au loin mourir le cor,
Puis elle passe, un doigt sur la bouche.

Gabriel VICAIRE.



LES LOUPS

LANDE ou steppe, savane ou puszta, pampa, que sais-je, sous le ciel lilas gît la plaine ensevelie. Vers les collines le traîneau glisse, les collines bleues qui reculent et que jamais je n'atteindrai. Dans l'étendue muette descendent, descendent les flocons légers, pétales de la vie qui s'effeuille. Le traîneau glisse, coupant de ses dents d'acier la croûte épaisse. Les fers des trois chevaux décochent des vols de pâles éclaboussures; ils posent des pas de velours, parce que je n'entends que les grelots qui clarinent éperdus.

Le vent de la course me fouette la neige en pleine face.

La chaude fourrure caresse ma joue. Les yeux mi-clos devant la blancheur éblouissante, oublier mon mal, m'enfoncer dans un engourdissement délicieux...

Auprès de moi la chimérique compagne, qui de ses mains fébriles saisisse mes doigts ; puis qu'elle se pende à mon épaule et qu'à son regard et qu'au frémissement de ses lèvres je comprenne la phrase qu'elle me crie à travers le vent qui siffle...

Mais voici que l'horizon exhale des choses noires, et qu'ailleurs et ailleurs encore se meuvent des formes. Humbles d'abord et confuses, et qui semblent lentes et rampantes, elles se distinguent bientôt et se précisent en se multipliant. Elles se rapprochent, et déjà elles pullulent derrière moi. A ma poursuite c'est un moutonnement sombre sous quoi la neige ne se voit plus, et qui va se fondre à l'extrême lointain dans la pénombre. Un piétinement immense emplit la plaine, et des abois aigus hurlent ici, puis là, puis plus près, puis de ce côté, puis de cet autre. Jusqu'à ma nuque parviennent par bouffées des souffles ardents, et si je détourne la tête je vois braqués sur moi des yeux et des yeux et des yeux accouplés, flammes rouges dans le crépuscule et que l'on perçoit même lorsqu'on a clos les paupières, et que l'on n'oublie pas, — dans ce crépuscule, aurore d'un midi qui ne luira jamais ou couchant d'un soleil qui n'a jamais paru.

Les chevaux s'affolent, leurs pieds arrachent au sol une pluie continue d'éclats livides, leur crinière claque, leur croupe fume. La compagne épouvantée se blottit dans sa pelisse et contre moi se presse, je la sens trembler de tout son corps et j'entends les battements de ses artères.

Les loups ! les loups !

Ils ne me joignent pas, et ils ne se lassent pas ; et vers les collines bleues que je n'atteindrai pas le traîneau glisse à

jamais, par la plaine, lande ou steppe, savane ou puszta, pampa, que sais-je,... et toujours derrière moi, dans le crépuscule, les flammes rouges de leurs yeux.

AUGUSTIN CHABOSEAU.



SONNET

« Oh! paix aux lames, paix aux âmes
Que n'endorment pas les oublis. »
Emile MICHELET.

J'aime une forme vaine, aux contours indécis
Un être dont le nom est très doux et très tendre
Dont la voix en accents lointains se fait entendre
Et dont le charme est vague, et n'a rien de précis.

Souvent, dans la nuit sombre, à mon chevet assis
Il se penche, et je sens sur mon front se répandre
Des effluves d'amour, et je l'entends reprendre
A mon oreille, de très vieux et blancs récits...

Est-ce quelque madone au front chaste et sans ride
Quelque dame du temps jadis, quelque sylphide
Ou quelque séraphin d'un Paradis rêvé?

Ou, n'est-ce pas plutôt, le mystique symbole
De mes amours éteints, qui veille à mon chevet
Et berce mon sommeil du rêve qui console?

P. JACOULET.





LA RÉDEMPTRICE

(*Suite.*)

Le chemin de fer nous déposa, par une soirée légère de printemps, à l'orée d'une haute forêt étalée sur le flanc d'une colline. Nous nous retrouvions, les vingt et un compagnons du soir mémorable, dans l'allégresse de notre secret commun, et nous échangeâmes le baiser de nos regards. Il fallait, nous le savions, traverser la forêt. Nous marchâmes sur la longueur d'une tortillère, d'un pas allègre, sans prononcer une parole. Vibrant tous du même sentiment, il n'était pas nécessaire d'en éveiller l'écho débile. Et nous avions l'intuition d'être une seule âme collective vivant la même pensée, absorbant le même amour.

L'ombre nous enveloppait. Les voix némorables dont, au cours de mes juvéniles promenades, j'avais ouï en frissonnant le bourdonnement sinistre, ces voix intermittentes où s'éparpillent le frisselis des feuilles, le craquement des tiges, le bruissement des bestioles nocturnes, accompagnaient le battement de notre cœur. Et nous levions la tête dans l'attente de voir, entre les masses noires des frondaisons, descendre l'étoile flamboyante qui guiderait notre marche vers ELLE.

Nous atteignîmes le sommet de la colline, d'où nous entendions gronder la mer. Il y avait une maison parmi les arbres. C'était là : Une porte s'ouvrit d'elle-même, et nous pénétrâmes dans le refuge espéré, en secouant, avec la terre de nos semelles, toutes les angoisses du passé évanescent.

∴

Misère, misère de l'aspiration humaine ! Quand Psyché possédait son Erôs dans le mystère nocturne, elle avait le bonheur. Ah ! qu'importait toute curiosité dérisoire ! Non, il fallait que son cœur en fête, elle l'abandonnât à l'insidieux démon de l'inquiétude. Et moi, moi, que ne suis-je, de par l'impulsion natale, une âme simple ? Pourquoi les étoiles qui scintillèrent sur mon berceau m'ont-elles dépouillé de la candeur héroïque et crédule ?

Isiah, quand mon sein resplendissait sous ton regard, comme un heaume d'acier sous les feux du soleil, j'occupais la paix *suprême*, la paix *promise* aux *hommes* de bonne volonté. Mais ton absence, c'était le retour à la ténèbre. Dans les heures où je ne sentais plus sur moi l'influx de ta volonté, je cédais au fantôme de la détresse curieuse. Je désirais savoir le mot de cette énigme divine qui était TOI. J'ai laissé entamer l'armure de ma foi. Et c'est pourquoi j'ai perdu la lueur de ta trace !

∴

Ce fut au repas du matin, le lendemain de notre arrivée dans cette maison bénie. Nous étions réunis autour d'une vaste table. Dans le cadre des fenêtres, nous apercevions la mer ensoleillée. Il nous semblait que nous aurions pu, derrière ELLE, marcher sur ces flots jusqu'à l'horizon au delà duquel peut-être resplendissait la patrie de nos espoirs.

ELLE portait une robe bleu pâle, en tissu laineux, dont les plis flottants nous émettaient de la quiétude. Le bleu, la couleur de l'Amour, *inspire* le calme aux âmes *malades*. Une ceinture d'or montait vers ses seins. Elle exerçait avec sa grâce souveraine son hospitalité. A sa droite était assis Croaz, le matelot ; à sa gauche Héliel, le beau poète juvé-

nile, dont les yeux dorés reflétaient le rêve éperdu d'être enchaînés au geste d'Isiah.

Il planait sur nous un silence heureux. Qui donc eût osé de sa voix rompre le charme épars en notre confiance ? Et nous mangions le pain comme si ses lèvres avaient dit : « Mangez, ceci est ma chair ! »

Une méditation impénétrable embrumait le beau front d'Isiah, mais sans ternir ce rayonnement d'or que nos sens aiguisés percevaient autour de sa sombre chevelure. Une larme se suspendit au velours de ses cils, et ce fut sur nous le vol lourd d'une détresse. La souffrance pouvait donc mordre dans le marbre de cette poitrine où vivait notre force !

Elle eut un sourire divinement triste:

— Amis, dit-elle, enfants de mon élection, je souffre votre souffrance. Pardonnez à mon front d'être morose. Je lui ai tressé une couronne de toutes les épines qui vous blessèrent. Je pleure votre future douleur de me perdre. Car vous perdrez mon apparence. Hélas ! Votre curiosité m'aura chassée de vous. Ainsi le veut la Loi.

Nous frissonnâmes. Héliel laissa tomber sur la table ses mains désespérées.

— Ah ! dit-il, je croyais à l'éternité de te voir !

Il exprimait notre sentiment. Car nos cœurs vibraient à l'unisson, et nous étions chacun la corde d'une lyre unique dont le doigt d'Isiah réveillait l'âme harmonieuse.

— Héliel ! Quel nuage enveloppe ton génie ? As-tu donc oublié pourquoi tu es ici ? Poète, doux missionnaire du Verbe, sache supporter l'amertume de l'exil en un monde où tu n'es pas entendu. Ta voix révèle la beauté et l'amour, deux d'entre les plus hautes manifestations des dieux. Et puisqu'elle annonce la parole des dieux, qui donc la comprendrait parmi des hommes ayant renoncé l'énergie de la Croyance ? N'importe, tu feras ton devoir de Héros. Tu

chanteras, comme ton frère Orphée, parmi les bêtes; tu réfléchiras, fils du Soleil, la lumière sur les sombres enfants de Saturne.

— Isiah ! non, je ne puis plus oublier les Causes. Je fus appelé vers ta présence pour qu'un enthousiasme embrase, inextinguible, ma vie d'apôtre.

— Aucun de nos gestes n'est sans cause, comme aucun sans effet. Si chacun de vous fut choisi pour venir près de moi, c'est en vertu de raisons immémoriales dont je sais ses origines. Chez vous tous, la douleur exalta la vie. Or chacun de vous est un anneau de la chaîne qui m'attache encore à la terre. J'y suis envoyée pour une mission. Le fleuve de vos volontés alliées, j'en dirigerai le cours vers l'océan du mystère.

— Isiah, demandai-je, tremblant comme un enfant, Jésus de Nazareth se disait le fils de Dieu. Hélas ! nous n'adorons plus les pieds sanglants de Jésus. Isiah ! Es-tu, toi, la fille de Dieu ?

— Jésus, mon frère, a dit : « Je vous enseigne en me servant des paroles de la terre, et vous ne m'entendez pas ; si je parlais le langage du ciel, comment pourriez-vous me comprendre ? » Et je vous dis : Tout homme est fils de Dieu : toute chair vivante est le symbole d'une pensée divine. Tout homme est un Adam appelé à devenir un Christos. Méditez, vous qui entendez le sens des paroles ! Or, il naît des êtres qui sont une révélation plus profonde de la Vérité. Ils arrivent sur terre, d'âge en âge, délégués et sanctifiés, afin de montrer aux hommes la Lumière incréée. Ils ne lacèrent pas tous les voiles dont les destins la couvrent, car les yeux mortels se brûleraient à son éclat. Quand Moïse descendit du Sinaï, ayant contemplé la Lumière incréée, il savait que les hommes n'en pourraient supporter l'éblouissant reflet sur son front, et il se cacha la face

d'un pan de son manteau. Les Révélateurs, ses frères sacrés, les Bouddhas, le Christ, Mahomet et tous les Messies lèvent sur le monde, dans leurs poings prédestinés, le flambeau que chacun d'eux alluma au même resplendissant foyer. Mais s'ils dévoilaient la gloire toute nue du foyer lui-même, ils en aveugleraient la prunelle des races. A la Vérité unique et éternelle ils bâtissent des sanctuaires d'architectures différentes. Ils chantent le même hymne en des langues diverses. Et quand ils expirent, victimes volontaires, leur dernier souffle balaie un des nuages interposés entre la planète et l'Absolu. La suprême haleine du Crucifié déchire le voile qui couvre le Temple. Car il a donné à une partie du monde les clefs de l'Initiation. »

Sa voix nous emportait comme un fleuve de force. Elle reprit, ayant reposé sur une vision la lueur de ses yeux :

— Je suis venue vers vous pour vous mettre en la voie. Puis je retournerai.

Sa tête se pencha vers son épaule. Sa beauté nous semblait plus profonde que les cieux. Nos mains se joignirent, tendues vers elle. De notre groupe, des sanglots montaient :

— Isiah ! Isiah ! ne nous quitte pas !

Sa voix nous caressa :

— Amis, ce sera mon bonheur de souffrir pour vous. La Loi est inéluctable : l'initiateur périt par l'initié.

Son sourire fondit notre angoisse. Un enthousiasme s'irruait en nous, plus vaste que la mer bleue dont, par la fenêtre, nous apercevions les vagues. Ah ! vivre, vivre cette heure... Les mondes étaient pour nous transparents comme des globes de cristal, et nous existions dans la puissance.

La voix d'Héliel formula notre pensée, notre gratitude et notre espérance :

(*A suivre.*) ÉMILE MICHELET.

CRITIQUE ESTHÉTIQUE

LES ARTS PLASTIQUES

EXPOSITION DE M. MARC ANTOCOLSKY. — Avec un art très gauche, avec une facture insuffisante, M. Antocolsky, statuaire russe, parvient souvent à produire une profonde impression.

Dans la statuaire française, si l'on met hors de pair un puissant génie comme Rodin et quelques individualités indépendantes, on ne trouve que des sculpteurs d'école officielle, dont l'insignifiance et la platitude donnent la nausée. M. Antocolsky a la chance de n'avoir pas courbé son front sous le joug détestable de l'École des beaux-arts et de la sculpture officielle. Il surgit comme un indépendant qui sauva l'intégrité de sa vision. Il est bien slave, mystique et sauvage, mais sans la grande frénésie qui fait la beauté des Barbares. Trahi par l'exécution, il obtient pourtant un caractère d'émotion profonde et une expression d'une belle intensité.

Ainsi la *Martyre chrétienne*, une jeune fille extatique annonce la tension suprême de l'âme hors de la vie vers son idéal. M. Antocolsky a atteint là jusqu'à la grande et vivante beauté. D'ailleurs il trouve souvent des attitudes d'une très heureuse élégance, telle celle de l'enfant ailé assoupi sur un tombeau. Il y a un abandon du corps enfantin sur le bras droit qui est adorable. La tête en ronde bosse d'*Ophélie* est d'une grâce exquise : pourquoi faut-il que le buste soit dénué de vie ?

M. Antocolsky a entrepris une série de « martyrs de l'idée », parmi lesquels le *Christ*, *Spinoza*, et la *Martyre chrétienne*, qui est, à mon avis, son chef-d'œuvre. La conception est belle et haute. Les défauts de la réalisation ne peuvent malheureusement s'oublier. *Spinoza* a des mains d'une grande beauté, des mains de déduction qu'un chiromancien admire. D'ailleurs M. Antocolsky fait des mains et des pieds avec une heureuse et profonde intuition. Je pense que, même flagellée par l'agonie, la tête du frêle polisseur de lunettes qui fut un grand héros de la pensée, devait conserver un caractère de force qui n'est pas en ce *Spinoza*.

L'exposition de M. Antocolsky montre quatre études de Christ. Une est fort belle : la tête en ronde bosse représentant *le Dernier soupir*. C'est un Christ affaissé par l'agonie, douloureux d'une angoisse humaine, un Christ qui n'a pas incarné l'influx divin. Le *Christ devant le peuple* est un robuste remueur de foules, aux bras puissants, au torse large. Mais le *Christ sur la mer* est « pompier » ; le *Christ* en bronze est « bondieusard », et tel, à peu près, que le représente l'immonde imagerie du quartier Saint-Sulpice. Il est vrai qu'il est fait pour un tombeau,

et que, dans ces conditions, un artiste est, hélas! quelquefois obligé de faire des concessions au goût sordide des bourgeois.

Ce que je reproche à M. Antocolsky, c'est de draper presque toutes ses figures. Il a l'air d'ignorer le nu, la gloire de la forme humaine. Or, un statuaire qui ne fait pas le nu est un artiste improbe; comme une femme qui ne s'offre pas nue à son amant est une malhonnête amante.



LA MUSIQUE

Opéra : *Thamara*, opéra en deux actes et quatre tableaux, livret de M. Louis Gallet, musique de M. Bourgault-Ducoudray. — *Thamara* est une transposition, en pays circassien, du thème de Judith tuant Holopherne. Mais, plus humaine que la dure Juive, la belle Circassienne Thamara s'éprend du sultan Nour-Eddin, qu'elle a mission de tuer traîtreusement, après un spasme d'amour, pour sauver sa patrie, la ville sainte de Bakhou. Quand le sinistre devoir est rempli, au milieu des chants d'allégresse qui remplissent la ville délivrée, Thamara prend le poignard avec lequel elle a tué l'homme aimé, et va rejoindre dans la mort sa chère victime.

Une femme qui se sert de l'amour pour tuer traîtreusement un homme est profondément répugnante, même si elle se croit missionnée. Judith est immonde. Thamara est intéressante parce qu'elle souffre et parce qu'elle rachète sa traîtrise par le suicide.

Malheureusement, le librettiste n'a pas su insuffler la vie à ses personnages. Le musicien avait donc double tâche. Nourri comme il l'est aux musiques de l'antiquité et de l'Orient, il nous a donné des sensations neuves à l'aide d'un art très originalisé.

Au premier acte, le chœur se mêle presque sans interruption à l'action. Il n'en saurait être autrement, car c'est, logiquement, la détresse des habitants de Bakhou qui doit peser sur l'âme de Thamara et constituer sa mission. Le second acte, où les individualités agissent davantage, est plein de morceaux saisissants. Le chœur des femmes du sultan Nour-Eddin est d'une volupté orientale qu'imaginent rarement les artistes du barbare Occident. La scène où Thamara tue l'homme qu'elle aime est d'une émouvante beauté. Mais il ne faut pas détacher les morceaux d'un tout agencé si solidement. Car ce qui m'a le plus frappé dans *Thamara*, c'est, en même temps que la passion exprimée dans les scènes, le logique enchaînement des développements musicaux.

E. M.

Le Gérant : Augustin Chaboseau

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

LE MAGE

> Oh ! vous êtes les seuls pontifes,
> Penseurs, lutteurs des grands espoirs,
> Dompteurs des fauves hippogriffes,
> Cavaliers des Pégases noirs !
> Ames devant Dieu toutes nues,
> Voyant des choses inconnues,
> *Vous savez la religion !*
>
> (V. Hugo. *Les Mages*).

> Le héros, s'il saisit le mystère du côté originel, s'il pénètre la sphère des principes, sans vulgariser sa vision et sa science..., il est Mage...
>
> (Emile Michelet).

Toutes les civilisations ont eu un idéal religieux ; partout les dieux sont nés, ont régné et se sont corrompus ou transformés suivant l'inéluctable loi évolutive qui régit même et surtout la conception humaine du divin. Cette conception, on l'a maintes fois analysée, — et de nos jours avec moins de mépris pour ces *fables* et ces *mythes* de l'antiquité longtemps considérés comme d'amusants témoignages de la *naïveté* de nos ancêtres (1). Ceci est du ressort du métaphysicien, du théosophe et du théologien.

(1) Cette *exégèse divine*, commencée de notre siècle et activement continuée à l'heure présente, sera plus tard jugée une des plus belles 'ueurs de la libre pensée religieuse au xixe siècle. Et, chose remarquable, à mesure que l'idéal religieux de la masse s'amoindrit, celui de l'élite se concentre et s'élève comme pour transmettre à la foi nouvelle, *qui ne peut tarder*, le trésor des traditions.

Il y a un autre idéal, dont on se soucie beaucoup moins, quoiqu'il soit plus rapproché de nous : l'idéal humain, c'est-à-dire le type le plus élevé et le plus profond que les hommes aient conçu. Malgré les innombrables différences de détail et la diversité des points de vue, un type apparaît pour le penseur à peu près fixe ; de même que dans leurs tant divers modes d'approximer l'absolu, les grandes religions, au moment de leur pureté, ont toutes eu le caractère monothéiste. Ce type existe en dehors de toute réalité ; et c'est là ce qui fait sa force, car il est l'objet des rêves de l'homme cherchant son complet épanouissement. Les hommes qui, en très petit nombre, et de loin en loin, réalisent cette conception,semblent résumer l'humanité tendue vers l'au-delà et être les médiateurs entre elle et Dieu ; ils sont la mesure de l'espèce. On les appelerait justement les têtes de l'humanité, têtes, parce qu'ils marchent en avant, en *éclaireurs*, têtes, parce qu'ils sont la pensée du monde.

Analysons ce concept et voyons quelles qualités il comporte intégralement. Nous constatons que toute sa grandeur gît dans ceci : les facultés humaines harmonieusement exaltées et arrivant à l'unité par un développement total et non excessif. Une hiérarchie est établie entre elles qui les fait concourir toutes, au plus haut point possible, à l'élévation générale de l'unité. L'intelligence trône au sommet, étincelle divine, sans nuire à l'infinie bonté du cœur ; et cette intelligence, c'est la synthèse suprême qui, placée autant que possible, au point de vue de l'ensemble, qui seul vaut, assigne à chaque être sa place et à chaque vivant son rôle. La perfection morale, fruit de la compréhension du juste, s'allie à la plus complète expansion cérébrale. Cette expansion s'applique à tout le domaine de la pensée abstraite, car, à ce niveau, il n'y a ni art, ni science, il y a des Idées qui embrassent les vues générales sur l'Univers et sur

la Vie. A l'imitation de la Divinité qui se pense éternellement, les hommes de ce type ont très largement conscience d'eux-mêmes, ce qui donne le calme majestueux et la fierté latente.

Ceci n'est encore rien : et le principal caractère, conséquence de tous les autres, n'est pas encore apparu. L'homme, arrivé à cette sublimation de ses facultés les plus hautes, n'est plus un métaphysicien ; il a dépassé ce niveau ; il ne vit plus qu'en Dieu et son âme profondément religieuse imprime à ses moindres actes une gravité presque hiératique ; ce qui fait la force de ces protagonistes du drame humain — qui déroule incessamment ses actes et ses scènes, — c'est que plus que tous les autres, ils sont frappés de la *mysticité du monde*.

Que l'on considère que cet Archétype est aussi éloigné du héros au sens courant que celui-ci l'est du troupeau humain. Un Roland, un Cid sont admirables sans doute, mais essentiellement incomplets ; otez-leur l'épée et ils diminuent soudain. D'autre part tel génie, un Newton, dirige ses spéculations vers un point spécial ; un Père de l'Eglise, malgré ses envolées, n'est pas impartial ; un Charlemagne est sans culture. Moïse, Platon, Pythagore, Léonard de Vinci sont les moins imparfaits. Mais aucun n'a fait la synthèse complète et n'a uni la science quasi totale a la sagesse presque absolue.

Un nom a été choisi pour ce type général, et celui-là seul convient, semble-t-il, parce qu'ils rend admirablement l'idée à exprimer : c'est cèlui de *Mage*. Que l'on ne voie, pour l'instant, dans ce qualificatif aucune intention magique, ni même ésotérique, non plus qu'une allusion au Mazdéisme ; que l'on désaffuble ce mot de ce que le commun y voit : une robe constellée et une baguette divinatoire. Ce terme nous a paru convenir merveilleusement

pour dénommer cet homme idéal par cela même qu'il évoque quelque chose d'extra-humain. D'ailleurs nous allons le voir bientôt complètement justifié et expliqué.

A l'aube de l'histoire, en Orient, au fond de ces sanctuaires et de ces collèges sacerdotaux de l'Égypte et de la Kaldée, — qui ont dégrossi l'humanité et l'ont initiée aux *Grands Mystères* de la Vie, — nous trouvons le type le plus parfait du mage et pour ainsi dire la réalisation de l'Astrait que nous étudions. Les Prêtres prodigieux de ces deux grands centres intellectuels ont fait une si puissante impression sur leurs descendants immédiats ou lointains qu'ils sont devenus les symboles de toute science et de toute sagesse. Comme on l'a dit, ils ont jeté « les premiers coups de sonde dans l'inconnu » et l'imagination se confond au vu de leur grandiose audace.

Mais l'étude du mage tel que de hauts penseurs l'ont figuré sera plus féconde par son idéalité même ; car de tels rêves sont véritablement profitables.

Platon, dans le livre le plus puissant qu'il nous ait laissé, son traité *du Juste*, nous livre la conception du philosophe qu'il place à la tête de sa République. Platon, ce descendant de rois, dans la noblesse native de son âme princière, a incarné dans ce type toute sa vision de l'humanité supérieure. Le mieux est de citer, sous peine d'enlever aux idées toute leur force. Le philosophe « ayant l'esprit sans cesse fixé sur des objets qui gardent entre eux un ordre constant et immuable... c'est à imiter et à exprimer en soi cet ordre invariable qu'il met toute son application. » C'est « par les plus profondes études », en réunissant l'expérience et la spéculation, qu'il parviendra « au plus haut degré de cette science sublime » qui « oblige l'âme à se tourner vers le lieu où est cet être, le plus heureux de tous les êtres, qu'elle doit s'efforcer de contempler de toute

manière. » Et autre part : « Pour moi, je ne puis connaître d'autre science que celle qui a pour objet ce qui est et ce qu'on ne voit point. » Ces contemplateurs de l'essence des choses, ces dévôts de l'Idée du bien ne se contentent pas d'être « ces héros qu'Homère appelle divins et semblables aux dieux », ils cherchent à façonner les autres d'après le modèle céleste qui leur a servi à eux-mêmes. « A l'imitation des peintres, ils portent leurs regards sur l'exemplaire éternel de la vérité et après l'avoir contemplé avec toute l'attention possible, ils transportent aux choses d'ici-bas ce qu'ils y ont remarqué. » Ce rôle semble tellement surhumain, même à Platon, qu'il observe avec tristesse qu'il ne pourra pour ainsi dire pas être rempli. Alors le Philosophe « retiré dans la solitude, voyant la folie du reste des hommes et ne voulant pas prendre part à leur injustice, se tient en repos, uniquement occupé de ses propres affaires. » C'est bien là le type grandiose dont nous étudions les caractères.

Pythagore, l'initié de Babylone et de Memphis et créateur d'un collège de mages, nous a donné un portrait du sage dans ses *Vers dorés*. Ses ouvrages, son enseignement ne nous sont pas parvenus, mais devant les fragments que quelques pythagoriciens et alexandrins nous ont conservés, on se demande avec une admiration stupéfaite quel était cet homme prodigieux synthétisant en lui et adaptant aux mœurs grecques toute la sagesse orientale. Il a réalisé en lui-même son idéal du mage ; et pour connaître cet idéal, il faut étudier sa vie et ses idées, ce qu'ont fait admirablement Fabre d'Olivet et M. E. Schuré.

Avec Epictète, l'idéal s'amoindrit tout en restant très haut. C'est une partie grandiose de son Ἐγχειρίδιον que celle où il nous montre le Stoïcien de ses rêves, calme, fier, sage et clairvoyant, passant sa vie dans le respect des dieux et

vivant en intimité avec eux. Pour Epictète, la philosophie est un sacerdoce dont l'officiant, le sage « est envoyé des dieux pour réformer les hommes », homme « que les rois et les princes ne peuvent voir sans respect. » A une piété profonde d'optimiste, il joint un calme presque divin, provenant de la certitude que tout ce qu'il fait est agréable à Dieu et qu'il est du côté de la justice et de la sagesse. Grâce au mépris de l'extérieur, il marche les yeux fixés au ciel n'écoutant que sa conscience qui lui traduit les ordres de la divinité, et cuirassé par sa volonté, irrévocable comme la Norme divine. « C'est ainsi que Socrate est devenu un sage accompli, n'écoutant jamais en quoi que ce soit une autre voix que celle de la raison. » Sa vraie supériorité est dans ceci : l'habitude de penser lui a expliqué les choses et les êtres, et son esprit domine cette synthèse : c'est par là vraiment qu'il est l'inspiré des dieux. Epictète, cette âme de mage dans un corps d'esclave, offre un des plus sublimes spectacles de l'antiquité latine.

De la sagesse antique passons à la sagesse moderne. La transition est brusque. Les races prédominantes ne sont plus les mêmes. Des siècles ont passé qui ont tout bouleversé ; tout, excepté notre conception du mage qui est demeurée aussi haute dans le cerveau de quelques penseurs d'élite.

Voici un Anglo-Saxon, Carlyle, qui est la manifestation géniale de l'idéalisme profond de sa race. Il a écrit — ou plutôt parlé — sur les Héros et le rôle de l'héroïque dans les affaires humaines. Il a montré le héros dans ses divers aspects « créateur de tout ce que la masse générale des hommes a pu s'efforcer de faire ou d'atteindre ». « Le don le plus précieux que le ciel puisse donner à la terre » c'est « l'âme d'un homme réellement envoyé des cieux ici-bas avec un message pour nous. » Le héros de Carlyle est un

voyant, un prêtre, un adorateur de la divine vérité des choses, qui a pénétré le mystère sacré de l'univers, — en la présence duquel il vit toujours, — et deviné « le grand secret, ouvert à tous, vu de presque personne! » (1) Comme une pensée harmonieuse et musicale gît dans tout ce qui est profond, et qu'il ne vit que dans le plus intime mystère de la nature, « il entend chanter l'âme intérieure des choses »; expression surhumaine appliquée à un homme qui « nous mène au bord de l'infini et nous y laisse quelques moments plonger le regard ». Ce héros entre tout à fait dans notre conception du mage, l'être complet et universel. « L'homme vraiment grand, dit Carlyle, est celui qui eût pu être toute sorte d'hommes. Il y a en lui, le politique, le penseur, le législateur, le philosophe... Il aurait pu être..., il est tous ces hommes-là... Shakespeare, on ne sait ce qu'il n'aurait pas pu faire, au suprême degré! »

Avec Emerson, le héros devient le Représentant de l'humanité. Malgré le philosophe américain qui a tenu à se séparer nettement de la conception des « hommes surhumains », la remplaçant par celle des « hommes-humanité », nous ne voyons là pour notre point de vue qu'une différence peu profonde. Comme les héros de Carlyle, les représentants « les divins patrons sur la véracité desquels le monde s'appuie » « plantent le drapeau de l'humanité en avant de quelques stades par-delà le chaos ». Pénétré de cette phrase du Koran : que ce n'est pas en plaisantant que Dieu a créé les cieux, la terre et tout ce qui existe entre eux,

(1) Carlyle, *les Héros* — Traduction pleinement compréhensive et adéquate au texte de M. Izoulet-Loubatière. « Traduire de la sorte, c'est recréer » a-t-on dit. Le *tradultore traditore* est faux ici. Si nous possédions de telles transcriptions des principaux écrivains étrangers, la connaissance des langues cesserait d'être indispensable pour un intellectuel.

ce mage est constamment grave, le front lourd de pensées. Eloigné par sa sérénité des choses secondaires, il est « le géographe des régions suprasensibles ». Comprenant plus que tous autres le plan divin, il adore l'âme du monde et apprend à la vénérer. « Ils relèvent de la nature par leur fidélité aux idées universelles » « *ces anges de science*, dont les figures atteignent le ciel ». Mais qu'allons-nous chercher à réunir ces traits épars, lorsque Emerson, dans la conférence sur Shakespeare, a défini si profondément le mage : « le poète prêtre, le conciliateur qui verra, parlera, agira, avec une même inspiration..., au jour où la Science brillera comme le soleil ». C'est ici la Science avec un grand S, celle aussi de Platon et qui paraît être le pas le plus décisif qui ait été fait dans la voie de la résolution de l'énigme de la Vie.

Victor Hugo, ce Titan à l'œil constamment fixé sur le mystère et sur l'immense, à la hantise de ce type. Il est impossible de ne pas être frappé, lorsqu'on lit la *Légende des siècles* ou les *Contemplations*, de la fréquence de ce mot de Mage, infailliblement employé par le poète chaque fois qu'il veut désigner un penseur profond un « voyant du ciel supérieur qui « se penche frémissant au puits des grands vertiges » ou « s'accoude au bord croûlant du problème sans fond ».

On a maintes fois accusé Hugo d'être excessif dans sa vue synthétique de l'Univers et dans ses conceptions de personnages au-dessus de l'humanité ; c'est précisément ce goût naturel pour l'énorme qui lui fait découvrir et exalter « les fronts démesurés », quitte à être blâmé de rechercher l'hypertrophie. Loin de lui reprocher cet excès — en tous cas préférable à la recherche de l'*uniformément* médiocre, — nous voyons là un des côtés vraiment grands et impérissables du génie de Victor Hugo, qui lui feront prendre place parmi les hommes que nous venons d'étudier.

En deux pièces surtout, il nous a dépeint le mage. Dans *les Mages* (1), il passe en revue les génies qu'il étudie dans *William Shakespeare*; c'est le défilé de tous « ceux en qui Dieu se concentre », de « toutes les têtes fécondées ».

Génie! ô tiare de l'ombre!
Pontificat de l'Infini!

Tous les grands éclaireurs, tous les grands inspirés passent dans les vers du poète, comme reflétant chacun une partie de l'au-delà.

O figures dont la prunelle
Est la vitre de l'idéal.

Les blêmes faces de rêve, les apôtres, les poètes échevelés, les prêtres de la Nature, les contemplateurs pâles, tous les altérés d'infini, sont des mages qui ont découvert « le sens caché de la Nature ».

Conduit par les hommes d'extases
Le genre humain marche en avant.

Dans *Clarté d'âmes* (2), le poète explique le type du mage et évoque « la clarté qui sort du cerveau des songeurs sacrés. » Il montre son rôle, qui est d'éclairer et de diriger, non par orgueil — il est absolument désintéressé, — mais parce que c'est là sa mission et que si Dieu l'a pourvu d'un immense génie, la foule doit en profiter. Quoique immenses ces demi-dieux sont doux et ils travaillent à secourir l'homme contre « l'innombrable danger ».

..... cette sphère
Semble être par quelqu'un confiée au penseur
. . . .
Eux ils ne dormaient point, étant les responsables.

(1) Contemplations. Tome 2, XXII.
(2) Légende des siècles, XXIV.

Pilotes du vaisseau de l'humanité, ils font sans cesse des observations, consultent la boussole et maintiennent la proue dans la direction du port, de crainte que les vagues ne le fassent dévier. La marche du navire dépend de la justesse des observations.

> Les solitaires, ceux qui vivent par l'esprit
> Sondant l'éternité, l'âme, le temps, le nombre
> Effarés et sereins. . . . .

Le mystère a laissé son reflet sur ces visages. Il faut toute la puissance de ces cerveaux faits pour scruter le ciel pour y résister. Encore demeurent-ils effarés, éblouis, frissonnants, comme on l'est à la vue d'un prodige. Ayant goûté à l'infini, ils ne peuvent plus s'en détacher et sont comme des Templiers, assermentés à leur ordre, l'ordre de l'Au-delà ! Ils sont en même temps des hommes de toute pureté et de toute noblesse :

> ..... Et les justes
> Et les bons et tous ceux dont *les cœurs sont augustes* :

Nous pensons avoir montré par ces citations, — un peu abondantes, mais nécessaires, — quel haut idéal Hugo a poursuivi et combien cet idéal est conforme à celui des Platon, des Carlyle, des Emerson et autres génies qu'il continue ; et désormais pour nous il est mêlé à la prodigieuse harmonie de constellations dont il figure l'ascension lumineuse et éclatante à la dernière page de son *William Shakespeare.*

Nous avons montré au début de ce rapide examen la pure conception du Mage réalisée dans les théocraties orientales, nous terminerons en la montrant de nos jours, non plus réalisée, mais figurée.

Un romancier contemporain a restitué dans toute son ampleur le type abstrait du Mage pythagoricien et a animé

d'une vie puissante cette abstraction en l'opposant aux mœurs ambiantes. Nous voulons parler du Mage, tel qu'il se dégage de l'œuvre imposante de M. J. Péladan (nous avons en vue les protagonistes de ses romans et non son dernier in-octavo). L'étude de l'origine des caractères du Mage de M. Péladan nécessiterait à elle seule un long article. D'ailleurs c'est à lui que nous emprunterons notre formule définitive du Mage, parce qu'il l'a plus que tout autre admirablement analysé. « C'est la suprême culture, la synthèse supposant toutes les analyses, le plus haut résultat combiné de l'hypothèse unie à l'expérience, le patriciat de l'intelligence et le couronnement de la science à l'art mêlée. » (1).

LÉON M. BAZALGETTE.

LES REGAINS

Au moment de faucher l'ultime illusion,
Alors qu'on croit juger les actes de la vie,
Que l'esprit n'attend plus l'heur de l'occasion,

Une secrète voix de l'âme nous convie
A donner un baiser aux fleurs de sentiment,
Qui s'écartaient jadis de la route suivie.

Dans le bien, dans le mal, dans le pire, en brâmant,
Nous rassemblons, hâtifs, le reste des idées
Que nous n'avons pas pu respirer hardiment.

Etrange fenaison !... Les faneuses, guidées
Par l'excitante odeur de l'horizon vermeil,
Ne viennent pas ici rire, dévergondées.

(1) Nous pourrions citer d'autres noms à l'appui de notre thèse. Ainsi Richard Wagner n'est pas seulement le grand poète et le sublime musicien que l'on sait, mais un des plus profonds penseurs du XIXe siècle. On pourrait dégager de la philosophie de ses dernières années des traits favorables à notre conception.

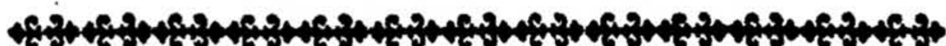
Seuls, tout seuls, redoutant le trop prochain sommeil,
De nos regrets vivants nous tissons une toile,
Dont nous voudrions voir la splendeur au soleil.

Nous doutons-nous qu'alors nous choisissons l'étoile
Où nous irons chercher une autre éternité
Quand la terrestre mort soulèvera son voile ?...

Oui, si près de franchir l'espace illimité,
Nous rêvons d'un bonheur chargé d'une autre chaîne,
Que forgera bientôt une réalité ;

Mais nous ne savons pas où le rêve nous traîne.

HENRY DE BRAISNE.



LA RÉDEMPTRICE

(*Suite.*)

O RÉVÉLATRICE,

Je te salue hors du Temps, car je te connais dans l'Eternel. Tu es, ô fille de Dieu, ô symbole suprême de la féminité. L'Ancien des Jours est ton père et tu fus engendrée dans les flancs de la Mère Divine. Salut, tu es le reflet du HÉ. Tu es la coupe d'argent où s'abreuve mon âme charmée.

O Salvatrice,

Je te salue, tu viens à nous les mains pleines de grâce, et tes doigts étendus pour des bénédictions portent l'anneau d'amour et l'anneau d'oubli qu'avait forgés Moïse. Sur ta gorge reposent, pendus à ton collier d'argent, les sept talismans que caressa la vapeur des parfums envolés vers le septénaire des Planètes. Et tes yeux sont plus doux aux blessures que l'huile et que le vin.

O Rédemptrice,

Je te salue. En déchirant à nos regards le voile qui cachai la Lumière, tu chargeas ton beau front de nos pesants péchés. Toutes les défaillances de nos frêles volontés, tu les assumes, adorable affamée de sacrifice; et le plus pâle de nos sourires à Satan est une flèche qui va percer ton sein. Triomphatrice de la souffrance, je te salue dans l'éternité glorieuse où tu trônes, près d'Horus, à la gauche d'Isis.

Ton NOM *est un Mystère. Ton Age est un Mystère.* Tu comptes TRENTE-TROIS ans. Car tu as médité durant les *douze* Heures, et tu as accompli les *douze* Travaux. Dans le calme palais de ta poitrine se sont rués les *cinq* tourments infernaux : l'Amertume, le Gémissement, la Ténèbre, l'Ardeur inextinguible et la Puanteur pénétrante. Et souriante tu foulas de ton pied victorieux les *quatre* démons des éléments qui hurlent aux quatre coins du monde : Samaël, prince des Salamandres ; Azazel prince des Sylphes ; Azaël, prince des Ondins ; Mahazahel, prince des gnômes.

TOI, tu es un Mystère. Tu sors du cœur de Dieu pour nous y ramener. Fils de la Chute, enfants en exil, nous remonterons dans ton sillage vers le sein de notre père. Les yeux sur la lumière de ta gloire, nous évoluerons, par les cycles des ondes supracélestes, ayant méprisé les embûches des serpents, des chiens et du feu. Le Dragon Nahasch qui garde les portes du ciel, tu nous donneras la force de le vaincre, et nous passerons, vêtus de joie, à travers les sonores envolées des Anges, des Chérubins, et des Séraphins, vers le trône de gemnes musicales où tu règnes, contemplant le repos des cohortes du Feu. »

∴

Les heures ont passé, caressantes comme des mères. Les heures ! Ah ! quel mépris n'avions-nous pas pour cette conception habituelle aux hommes ! Le temps, cette divi-

sion lamentable de l'éternité, nous étions délivrés de son étreinte. Nos esprits se mouvaient dans la liberté sans limites, et nos yeux savaient voir les effets dans les causes.

SA présence nous enveloppait de bonheur. Que l'air était doux à nos poitrines pendant ces promenades au bord des flots, tandis que sa voix enchantait nos âmes ! A tenter d'évoquer notre béatitude, je peinerais en vain. Le bonheur est indescriptible. Moi qui l'ai connu, qui l'ai vécu, je n'en saurais éveiller le plus pâle reflet dans le miroir des mots que je présente aux hommes. Les plus lumineux poètes, les plus vertigineux musiciens ont heurté leur génie à cette impossibilité. Si magnifiquement ils traduisirent le cri de la douleur ; et nul d'entre eux ne put jeter à la face du soleil l'hymne triomphal du bonheur ! La chaîne est mystérieuse qui retient leur envolée dans le chant de la félicité. Si le plus sublime de ces héros parvenait à incarner dans le vivant corps d'un poème l'idée du bonheur enfermée au cœur de l'infini, si ce Prométhée dérobait cette flamme au sein des dieux, la terre enivrée posséderait, réalisée dans la forme, l'âme même du bonheur, et l'humanité déserterait la voie de souffrances où les destins la forcent.

Un jour, nous nous promenions, à la tombée du crépuscule. La brise de mer soufflait fraîche, et la lune, pâle encore, surgissait dans une brume adoucissant le contour des choses. Je donnais le bras à l'une de nos compagnes, une admirable rousse dont la jeunesse avait pleuré sa beauté inutile. Nous marchions tous par groupes, derrière Isiah, dont nous respections la méditation. Nos yeux ne quittaient pas cette silhouette dont la juvénile magnificence s'enveloppait d'un manteau vague en éolienne lilas ; et, dans le soir bleu-cendré le scintillement pâli de paillettes d'or piquées dans la mante de dentelles caressant sa chevelure d'ombre m'apparaissait la lueur d'une étoile sainte sur le chemin sinistre.

Nous arrivions dans un ravin planté d'arbustes et de ronces. Isiah s'était assise sur un coin de roche. Nous nous étendîmes alentour de ses pieds. Un trouble me hantait. Mais je n'osais parler. Elle m'enveloppa de ses tendres prunelles :

— Toi, tu seras un jour guéri de ton mal, tu souffris pour avoir, dès ta naissance, respiré l'air environnant.

— *Isiah, ta main sur mon front, a chassé tout mon mal.*

— Apprenez la Foi ! Apprenez l'Amour ! Apprenez à vous agrandir. Hélas ! vous comptez trop sur moi, amis, et vos faibles cœurs se suspendent à mes lèvres. Vous espérez que mon doigt, frappant le rocher, fera jaillir la source d'eau vive où vous boirez tout l'infini. Et vous ne tendez pas vos forces vers l'effort dû. Mais mes ailes ne vous porteront pas, endormis, dans le ciel de vos aspirations. Nul n'est rédimé que par lui-même. Nul n'atteindra, sans avoir ensanglanté ses pieds aux pierres de la route, le sommet de la vie universelle. Moi, je vous montre la voie : Marchez ! Amis, créez votre atmosphère de paradis. »

Nos yeux la suppliaient. Elle regardait la voûte nocturne où s'allumaient les étoiles.

— Je suis pour apporter la force à vos poitrines. Vous avez souffert d'avoir vécu en un temps de lâcheté. Car l'incroyance, car l'absence d'amour sont filles de la lâcheté. Tout scepticisme est une défaillance vile comme une peur. Toute Foi, tout Amour sont le courage de la volonté en parturition de son devenir divin. Osiris est un Dieu noir ; mais vous, vous serez des dieux, si vous voulez.

Elle s'était levée. Maintenant elle se détachait, silhouette mystérieuse, sur le velours de la nuit. Sa voix avait la force suave de la musique qu'elle avait révélée :

« — Ayez l'Amour, vous entendez le Nombre. Au jour fixé par les destins, quand un Signe nouveau règnera sur

la terre, quand au *Quatre* aura succédé le *Cinq*, quand sur la sphère se lèvera l'Étoile Flamboyante à la place de la Croix, alors les hommes auront dédaigné, pour l'évident Amour, la vanité de penser. Ils possèderont l'Amour qui donne la Voyance, et ils verront et ils entendront. Et des courants enceindront la planète qui charrieront l'Amour. Amis, vous à qui j'ai décelé la voie surhumaine, élancez-vous dans l'Amour, éperdument.

(*A suivre.*) ÉMILE MICHELET.



LE MONUMENT MIKHAEL

Un Comité composé d'amis d'EPHRAIM MIKHAEL, mort le 5 mai 1890, se propose d'élever à sa mémoire un monument de pieuse admiration. Il fait appel à tous ceux qui aimèrent l'homme et le poète, à ceux qui estiment qu'il a réuni en lui plusieurs des plus nobles dons particuliers à la jeune génération. Il sied qu'une image de marbre, sur sa tombe, rappelle ce que fut le pur poète qui repose là. L'exécution du monument a été confiée à M. MICHEL-MALHERBE. Les souscriptions sont recueillies par M. GASTON DANVILLE, trésorier, 191, Faubourg St-Honoré, et par chacun des membres du Comité.

Le Comité,

Jean AJALBERT, Camille BLOCH, Marcel COLLIÈRE, Gaston DANVILLE, Rodolphe DARZENS, Ferdinand HÉROLD, Henry LAPAUZE, Bernard LAZARE, Grégoire LE ROY, Charles VAN LERBERGHE, Mooris MAETERLINK, Stuart MERRILL, Emile MICHELET, Albert MOCKEL, Pierre QUILLARD, Henri DE RÉGNIER, Saint-Pol ROUX, Alexandre TAUSSERAT.

Le Gérant : Augustin CHABOSEAU.

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.